

le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Des Nœuds d'acier

Sandrine Collette



Le Livre de Poche remercie les éditions Denoël qui ont autorisé la publication de cet extrait.

SANDRINE COLLETTE

Des nœuds d'acier

ROMAN

DENOËL

UN

Il en a fallu du temps pour que ce petit coin de pays se défasse du souvenir de l'effroyable fait divers qui l'a marqué au cours de l'été 2002. Dans les quotidiens et les hebdomadaires nationaux, au journal télévisé, bien évidemment dans la presse à sensation : il est passé partout. À nous, habitants acharnés ou passionnés de cette terre dépeuplée, il a fait une publicité mauvaise et morbide ; beaucoup de gens aujourd'hui encore ne connaissent notre région que par cette triste chronique.

La France profonde. La misère sociale. Une population locale issue de générations entières de consanguins ou d'alcooliques, les deux le plus souvent, dans un environnement semi-montagneux où la dispersion et la rareté de l'habitat ont trop longtemps restreint les échanges et la communication. Voilà ce qu'on en a dit dans les médias. Voilà ce que la nation en a retenu. Merci aux journalistes.

Cela étant, cette affaire qui nous a agités toute une saison a aussi constitué un formidable argument touristique. Car il n'y a rien ici, misérablement rien, que de la campagne et des vallons, de la roche et des chemins de randonnée. Alors bien sûr quelques hôteliers avisés ont saisi l'occasion de créer le « circuit de la terreur », une boucle de quatorze kilomètres inaccessible aux autos et aux deux-roues, privilège des

marcheurs, des chevaux et des ânes. Il va sans dire qu'en prenant la route du haut et moyennant un bon détour, on pouvait y aller en voiture. Mais ç'aurait été passer à côté de *la peur*. Et c'est bien pour cela que l'on venait des quatre coins de la France et même, ici et là, de Belgique, des Pays-Bas ou d'Allemagne : pour *sentir* l'horreur qui suintait de cette épouvantable histoire. Non, ce qu'il fallait absolument, c'était prendre le forfait journée, celui avec le guide et le conteur. Frissons garantis, et les détails valaient le prix à aligner – quarante euros sans le pique-nique.

Détails par ailleurs purement inventés, fantasmés.

Personne ne savait ce qui s'était vraiment passé.

Ça a marché un an, un an et demi. Après, l'intérêt est retombé.

Je pense souvent à cette histoire le soir quand le dernier patient a quitté mon bureau et que je regarde le parc désert depuis la fenêtre entrouverte. « L'affaire Théo Béranger », comme l'ont appelée les médias, j'en ai été témoin et j'aurais payé cher à l'époque pour être ailleurs. Mais elle m'a prise de plein fouet, elle m'a jeté sa brutalité au visage. Parfois j'ai encore du mal à croire qu'il y a des hommes assez fous pour en arriver là ; et pourtant j'en ai vu défiler, des détraqués, en vingt ans d'exercice. Tous m'ont prouvé, les uns après les autres, que les histoires vraies dépassent l'imagination dans ce que l'homme peut avoir de déséquilibré et de dangereux.

Car ceci est une histoire vraie.

La première fois que j'ai rencontré Théo Béranger, j'avais lu son dossier bien sûr, histoire de voir à quoi je m'attelais. Ce type était un beau salaud. Un violent,

au bord du gouffre en permanence, comme un joueur addictif : incapable de s'arrêter. Le genre d'homme dont on sait que s'il tourne le dos à la violence, c'est elle qui viendra à lui.

D'après le rapport, Théo était doté d'une personnalité complexe, fermée. Famille riche. Enfance délicate et parents absents, un parcours scolaire plutôt brillant, un bon job à la clé. Et puis le faux pas. Tardif, mais prévisible. Cela collait parfaitement avec ce que j'avais entendu dire un peu partout dans le coin. Personne ne le connaissait bien sûr, mais la rumeur disait qu'il avait été condamné pour agression et qu'il sortait tout juste de prison au début de l'affaire. Le dossier a confirmé : une triste histoire à trois, sa femme, son frère et lui. Je n'ai pas eu accès aux détails, mais Théo avait massacré son frère, à proprement parler.

Vraiment ce type-là je n'avais pas envie de le sauver.

Mais c'est oublier que c'est moi qui ai recueilli ce corps entre mes mains, *après*. C'était oublier que le journal qu'a écrit Théo Béranger m'est revenu à moi – et bien involontairement : j'expliquerai pourquoi. Une centaine de pages couvertes d'une écriture hachée, inégale. Je n'ai pas pu retranscrire le récit tel quel parce qu'il est le plus souvent incompréhensible. Il manque des mots, les phrases sont jetées là les unes contre les autres, sans lien, sans rien. J'ai délibérément choisi de les remettre dans l'ordre, de remplir les blancs, d'ajouter un adjectif ou un verbe ici et là. J'ai forcément trahi des choses, mais c'était la seule façon de témoigner de ce qui s'était passé.

Sinon, j'aurais aussi bien pu encadrer les pages du petit journal, les accrocher sur un mur et les regarder

comme on regarderait une drôle d'œuvre d'art. Cela aurait eu un certain sens.

Malgré mon intrusion dans ses mots, c'est Théo qui parle tout au long des pages qui suivent. Je ne suis jamais loin de ce qu'il a voulu dire, j'en suis convaincue. J'ai respecté autant que possible la trame de son journal et j'ai retranscrit sa lente descente aux enfers. Ses doutes, ses tentations.

Bien sûr il aurait fallu qu'il relise, qu'il corrige.
Mais tout ceci n'est pas possible.

La fin, je la tire de ce triste fait divers qu'à l'époque nous avons tous lu dans les journaux. Je n'ai rien voulu embellir. Je crois qu'il n'y avait vraiment, vraiment pas de quoi. L'histoire de Théo, ce sont des hommes qui l'ont commise, comme on commet un meurtre, oui, comme cela. C'est aussi la vérité que j'ai voulu rétablir. Je m'y suis sentie obligée.

À l'échelle de l'humanité, c'est peu de chose. Je le sais.

Mais je me fous de l'échelle de l'humanité.

C'était en 2002.

Souvenez-vous.

Je m'appelle Théo et je regarde ce qui aurait pu être un joli matin de printemps. Un matin du mois d'avril qui tire à sa fin. Dans le square d'à côté, les tulipes sont fanées et les azalées en fleur. Il fait trop beau depuis près d'un mois, bien plus chaud que les normales saisonnières. Il y a deux semaines, à la télévision, ils craignaient qu'un méchant coup de gel n'arrête tout, mais aujourd'hui ceux qui s'y connaissent disent que les saints de glace n'y feront rien. À la météo ils annoncent déjà un été de canicule ; pour ce qu'ils en savent, cette race de chiens.

Alors oui, ça aurait pu être un joli matin de printemps.

Seulement il est six heures et quart et il fait encore presque nuit. À cette heure-là ça ressemble plutôt aux petits matins blêmes que je déteste. La lourde porte grise se referme dans un claquement de métal et de serrures. On dirait que le mur vibre tout entier. Je me suis retourné en frissonnant et j'ai tendu le poing vers *eux*. Ces chacals.

Je sors une cigarette, collé à la porte, inspirant profondément. La flamme du briquet s'éteint sous le petit vent frais et je mets ma main devant pour la rallumer. Je tire sur la première bouffée, fort.

Première bouffée libre.

Je glisse le briquet dans ma poche. Le pantalon qu'on m'a redonné ce matin est un peu trop large un an et demi après. Dix-neuf mois exactement. Et pourtant je n'étais pas gros en arrivant.

Dans le petit sac que je serre contre moi s'emmêlent mon portefeuille, un paquet de cigarettes, un briquet, et la montre. Tout ce que j'avais sur moi *ce jour-là*.

La cigarette au bord des lèvres, je déchire le sac, j'ouvre le portefeuille et je cherche la photo. Elle est là. Ils n'y ont pas touché. Je souris en la regardant. *Mabelle*. La seule chose qui me pousse en avant, qui ait empêché que ma vie ne s'effondre ces mois-ci. Et puis une pensée m'effleure, mes doigts se mettent à trembler. Je range la photo dans le portefeuille et j'attache la montre autour de mon poignet, laissant le sac plastique s'envoler ; il retombe sur le trottoir, file loin de moi dans un bruissement sale. Je le suis du regard un moment.

Je continue à fumer, la tête rentrée dans les épaules, le regard rivé au sol.

Dix-neuf mois passés au trou, il n'y a pas d'autre mot.

Ces cellules trop petites, ces gens trop nombreux et la haine flottante, partout, dans les couloirs, au réfectoire et jusque dans les activités extérieures. Je n'en peux plus. Heureusement que cela s'arrête.

Dix-neuf mois en zonzon. Je m'étais mis à le dire comme ça, moi aussi. Ça ne vaut pas plus.

Je me tourne pour regarder l'immense porte en métal et je ne peux pas m'empêcher de sourire. Un sourire comme un crachat, mauvais, plein de rancune. Derrière cette porte il y a encore le grand Gilles, et tous les

autres. Qu'ils y restent. Qu'ils y crèvent. Cette fois je suis du bon côté, là où ils ne sont pas près d'arriver.

Je revois leurs gros bras et leurs tatouages, j'entends leurs voix braillardes et stupides. Quand ils ont su que je sortais il y a quelques jours, ils m'ont tous chargé de faire passer des messages à l'extérieur ; de contacter des potes ; d'aller vérifier que leurs gonzesses ne les trompaient pas avec un autre. Leurs petits papiers, je les ai laissés dans les chiottes de la prison il y a une heure. Leurs noms, leurs numéros de téléphone, je les ai oubliés en franchissant la porte que je regarde à présent depuis la rue.

Le grand Gilles avait promis de me planter avant ma sortie.

Je souris à nouveau. Je lève un doigt à son intention. Un vrai beau doigt d'honneur bien senti, qui lui serait remonté jusqu'au bide, à ce fils de pute.

*

D'une façon générale depuis que je suis gamin, je n'ai pas eu la vie drôle. Mais je n'avais jamais vraiment été confronté à la violence physique. La prison a comblé ce manque très vite. Le jour suivant mon arrivée, selon un rituel très classique, j'ai été testé à la cantine. Je préfère oublier cette humiliation mémorable.

J'ai intégré un groupe de Français à tendance sportive et héroïnomane, qui me paraissait l'un des moins vicieux, et au sein duquel je me suis fait voler mon argent et mes clopes une dizaine de fois. Mais au moins, j'étais protégé des autres.

J'ai moi-même volé et gardé dans la poche, nuit et jour, un caillou peint de la taille d'un gros œuf, qui

m'a donné un avantage décisif lors de plusieurs bagarres au détour des douches ou des cuisines. Ce caillou, je l'ai emporté en souvenir, par reconnaissance ; je sens son poids dans mon blouson.

La violence, j'en ai soupé et je n'en ai pas le goût. Mais que ce soit clair : s'il faut l'utiliser, je le fais. Je n'ai pas l'âme d'une victime. Certains ressortent écrasés par la prison, d'autres endurcis ; je suis de ceux-ci. Avec une conscience aiguë des choses pour lesquelles cela vaut la peine de cogner, et celles qui ne le justifient pas.

Quelques mois avant ma sortie, on s'est battus avec des débroussailleuses, un après-midi d'activité dans un parc que la taule entretient. On a cassé une machine. Une Stihl, un truc increvable. Le manche a claqué, mais le moteur tournait toujours, indéfectible. Il a fallu l'écraser avec une masse pour qu'il s'arrête.

Je me souviens que d'autres fois, de rage, on cognait les machines contre les arbres, à toute volée, pour les exploser. Sans raison. Pour emmerder les matons. Pour décompresser.

On ne les a jamais cassées.

Jamais pu. Ça nous rendait dingues.

Quand j'y pense c'était une pure folie de nous mettre entre les mains des outils comme ça. À des gens comme nous.

Mais ce jour-là je disais, trois mois en arrière, je me suis fait peur. Les machines avaient des lames métalliques pour couper les ronces et les arbustes. Des étoiles, on les appelle. Quand le grand Gilles a frappé de plein fouet vers moi, le moteur tournait à fond. Un bras, une cheville, ça ne vaut pas tripette à côté d'un sureau, et c'est moi qu'il visait, avec certitude. J'ai

esquivé, tout juste. Le temps que l'autre arrête son geste et revienne, j'avais arraché mon harnais, jeté ma débroussailleuse par terre.

Je me suis enfui. Il n'y a pas de honte. Aucune gloire à se retrouver une main ou une jambe coupée par un malade armé d'un outil de ce genre.

J'ai entendu le choc de la machine de Gilles sur la mienne.

Les matons m'ont rattrapé quelques instants plus tard et j'en ai été soulagé. Il valait mille fois mieux se faire secouer par ces salauds que de se retrouver face à l'autre fou.

La machine cassée, ça m'a valu quinze jours de gnouf, juste parce que c'était la mienne. Peu importe qui l'avait bousillée.

Une bonne occasion de réfléchir.

Je me suis fait porter pâle. Ces trois derniers mois, je me suis défilé pour les activités extérieures, quitte à tourner en rond dans ma cellule ou dans la cour. Je suis resté en groupe constamment. La douche, j'en ai fait mon deuil : une fois par semaine, pour réduire les risques. Je savais que ma peine serait réduite de moitié, au moins, pour bonne conduite. Mon avocat m'avait affirmé : *Quatre ans, dans un an et demi vous êtes dehors. Vous avez le bon profil.*

Mais le grand Gilles avait dit qu'il me ferait replonger avant.

Le plus dur ça a été de tenir, de ne pas aller au clash. Dix-neuf mois.

Dix-neuf mois au seuil de la violence, au bord du gouffre.

Bande d'enfoirés. Je leur crache au visage maintenant.

Je jette ma cigarette et je l'écrase sous mon pied. Les mains dans les poches, je prends la direction de la gare. Pas loin de trente minutes à pied, et ce qui me surprend le plus, c'est de ne pas être obligé de faire demi-tour au bout de quelques dizaines de mètres. De ne pas devoir faire un cercle. Non, j'avance tout droit ; rien ne vient m'arrêter, pas un mur, pas de rangées de fils de fer barbelés.

Le bus, le métro, les correspondances ; j'ai perdu l'habitude. Peu à peu les rames, les quais se remplissent et les voyageurs s'entassent et se serrent contre moi. Je fais un effort prodigieux pour ne pas en attraper un ou deux au col. Je sens ma peau moite hérissée de colère. À Châtelet je craque, je descends. Je cherche un café où m'abriter.

— Un expresso s'il vous plaît.

Le type derrière le comptoir me sourit et, comme chaque fois que quelqu'un me regarde pour la première fois, je le vois passer très vite de mon œil bleu à mon œil brun. Je sais que c'est déstabilisant. Depuis toujours on me dévisage de cette façon, comme si j'avais un strabisme et que les gens ne sachent jamais quel est le *bon* œil.

Des yeux vairons. Ils sont tous les deux bons.

C'est mon œil droit qui est bleu, d'un bleu pâle étoilé de stries de la même couleur que certaines clématites en été.

Je baisse la tête, le type pose la tasse devant moi. Je marmonne, *Merci*.

Dans le miroir qui fait toute la longueur du bar, derrière les bouteilles et les machines à café, mon reflet m'apparaît et m'arrache un froncement de sourcils.

Je m'observe, surpris et déçu. Je fais mes quarante-trois ans, maintenant. Avant, on m'en donnait bien sept, huit de moins. Mais là.

En prison je ne m'en suis pas rendu compte. Dans la lumière des néons, on ne se regarde pas.

La liberté me donne des rides.

Je commande un autre café.

Je n'avais pas imaginé que cela serait difficile de revenir au monde. Mais les habitués qui entrent en interpellant les autres, les clients qui se reconnaissent et se serrent la main, les bavardages trop forts, tout cela me gêne. Dans mon coin juste à côté d'eux, je me sens terriblement seul. Les éclats de voix et les éclats de rire me pèsent. Chaque fois cela me distrait, je perds le fil de ma pensée. À un moment je frappe le bar du plat de la main.

— Et merde.

En face de moi le serveur sursaute, se reprend. Il essuie des verres avec un torchon blanc, sa main a à peine tremblé. Je le devine qui me surveille. Peut-être que j'ai l'air d'un type paumé, qui parle tout seul et tourne en rond. Un type qui ne ferait rien de ses journées. Peut-être que c'est ce que se dit le barman en me guettant du coin de l'œil.

Mauvaise pioche, mon gars.

J'ai une visite à faire, et je sais où je vais.

En sortant je mets un coup de pied dans une canette qui traîne par terre. La boîte métallique rebondit contre le pied d'un immeuble et roule dans le caniveau.